

## D’HIER À AUJOURD’HUI : TABOUS CULTURELS CLASSIQUES

*Jean-Pierre Goudaillier*

Université Paris Descartes

Jean-Pierre.Goudaillier@paris5.sorbonne.fr

### CONTOURNEMENT DES TABOUS : EXEMPLES D’EUPHÉMISMES ET DE DYSPHÉMISMES DANS LES DÉSIGNATIONS EN FRANÇAIS DE MALADIES GRAVES ET DE LA MORT

“Bypassing taboos: examples of euphemisms and dysphemisms in French descriptions of serious illnesses and death”

**SUMMARY** – *Faucheuse, camarde, lâcher la rampe, dévisser son billard* are terms and expressions that mean death or die. Whatever the language registry used, there are strategies in French to talk about death and to get around the taboos related to it. Euphemisms and dysphemisms are part of these strategies to talk about death, but also about serious diseases, which creates a non-negligible stock of lexemes and locutions, which should be analyzed from a diachronic perspective thanks to their dating by dictionaries and their attestations in the literature.

**KEYWORDS** – dysphemism, euphemism, serious illness, death, literary occurrences, dictionary entry, taboos

**RÉSUMÉ** – *Faucheuse, camarde, lâcher la rampe, dévisser son billard* sont des termes et expressions qui veulent dire « mort », « mourir ». Quel que soit le registre de langue utilisé on relève en français l’existence de stratégies pour pouvoir cependant en parler et contourner les tabous liés à la mort : l’euphémisme et le dysphémisme font partie de ces stratégies pour discourir au sujet de la mort, mais aussi des maladies graves, ce qui crée un stock non négligeable de lexèmes et locutions, qu’il convient d’analyser dans une perspective diachronique grâce à leurs datations par les dictionnaires et leurs attestations dans la littérature.

**MOTS-CLÉS** – dysphémisme, euphémisme, maladies graves, mort, occurrences littéraires, relevés dictionnaires, tabous

Les maladies graves et la mort, qui ont été de tout temps et sont encore bien souvent des sujets tabous, constituent des champs lexicaux, dans lesquels euphémismes et dysphémismes règnent en maîtres. Quel que soit le registre de langue utilisé, des stratégies de contournement sont mises en œuvre pour pouvoir cependant en parler. L’étude, plus particulièrement de type dictionnaire, des formes

linguistiques euphémiques et dysphémiques présentes dans les vocabulaires relatifs aux maladies graves et à la mort révèle l'existence de lexèmes et d'expressions en nombre important, que l'on peut observer dans une perspective diachronique grâce à leurs datations et leurs attestations, entre autres, dans la littérature.

Pour la gale, maladie honteuse parmi d'autres, on note des désignations d'une part euphémiques, telles *la charmante* (d'où l'expression *avoir la charmante*), d'autre part dysphémiques, telles *la gratte*, *la grattouse*, *la gratouille*, *la gratelle*, *la frotte* : « Frotte, f. Gale. Tu as la frotte. Syn. : La Gratte » (Déchelette, 1918 : 105).

Autre maladie honteuse : la syphilis. Ses appellations dans différents pays européens sont particulièrement intéressantes, car elles témoignent d'un art consommé de dénigrer l'Autre, l'Étranger dans le cas présent : les Espagnols parlent d'*el mal francés*. Les Italiens, quant à eux, d'*il mal francese*. Les Allemands emploient *die Franzosenkrankheit* (littéralement, *la maladie des Français*). Pour les Anglais, la syphilis est désignée par *the French Disease* (au XVI<sup>e</sup> siècle ils employaient même *the Frenche Pox* [TLFi] (*le virion français*)). Les expressions polonaises *choroba francuska* (*maladie française*) et russes *польская Болезнь* ([polskaja bol'ezn'] (*maladie polonaise*), tout comme les expressions tchèques *francouzská nemoc* (*maladie française*) et *uherská nemoc* (*maladie hongroise*) appartiennent au même type de registre, celui du dénigrement. Toujours à propos de la syphilis, d'après le *Dictionnaire de l'Argot*, « en argot, plomb désigne la syphilis, par analogie de couleur entre les plaques cutanées syphilitiques et l'oxyde de plomb » (Colin & Mével, *op. cit.*, p. 494). Par ailleurs, *plomber* signifie transmettre une maladie vénérienne et *être plombé* avoir contracté une maladie vénérienne, comme l'atteste l'exemple suivant : « Je crois qu'j'suis plombé » (Fallet, 1947).

Deux appellations anciennes de la syphilis, à savoir *fau(l)te d'argent* et *mal de Naples*, doivent être citées, tout comme l'expression dysphémique *aller en Suerie*<sup>1</sup> pour attraper la syphilis : « trente et cinq ans ou environ, fin à dorer comme une dague de plomb, bien galand homme de sa personne, sinon qu'il estoit quelque peu paillard et subject de nature à une maladie qu'on appelloit en ce temps là Faulte d'argent » (Rabelais, 1542 : 185<sup>2</sup>). « Tu pourras lui dire que, sans ma maladie de Naples (qui n'était point le mal de Naples), j'aurais fait, il y a six mois, cette demande » (Courier, 1828).

*Chaude-pisse* et *chaude-lance* sont deux appellations dysphémiques utilisées pour désigner la blennorrhagie (ou gonorrhée), ce qu'attestent les exemples suivants : « C'est pas la guerre, [...], c'est la chaude-pisse ! ça finira plus ! » (Malraux, 1937 : 839). « Pour les jeunes mâles, le frein à leurs ardeurs naissait prosaïquement de la terreur du tréponème pâle, microbe du "naze", et de celle du gonocoque, agent de la chaude-lance, deux des fléaux de l'époque, sans oublier le morpion tenace, hôte

<sup>1</sup> À rapprocher d'*Aller à Naples sans passer les monts* (contracter une maladie vénérienne), expression euphémique, quant à elle.

<sup>2</sup> CHAPITRE XVI, Des meurs et condictions de Panerze.

de trop de toisons pubiennes » (Simonin, 1977 : 212). Ces deux termes sont aussi utilisés pour les personnes atteintes de cette maladie, tout comme le substantif *chaude-pissard* avec son suffixe argotique *-ard* : « Moi [...] confident des *chaudes-lances*, des bistrots et des ménopauses des épicières » (Arnoux, 1958 : 28). « [...] à l'intention des chaude-pissards et des vérolés plus larges en finance, les ardoises des Pissotières fleurissaient de publicités de médecins spécialisés » (Simonin, 1977 : 213). Céline (1936 : 526) lui-même emploie *chaude-lance* :

Ils sont toujours pressés ces genres de malades, ils ont peur que ça revienne plus la bandaison des familles. La mère Vitruve en venant me voir elle avait repéré ces choses-là. Les petits jeunes hommes à la « chaude-lance » leur première, ça les rend tout mélancoliques, ça les affecte énormément. Elle venait attendre à la sortie... Elle leur faisait au sentiment... à la touchante sollicitude... « Ça te cuit fort hein, mon petit gars?... Je sais ce que c'est... J'en ai soigné... ».

*Coup de pied de Vénus* et *coup de pied d'Aphrodite* sont deux autres locutions, de type métaphorique, correspondant à des usages dysphémiques pour désigner le mal dû au gonocoque :

Nul n'étant à l'abri du coup de pied de Vénus, une clause instinctive de discrétion faisait, dans cette portion de rue, emprunter aux passants le trottoir d'en face, et détourner les regards de sur la cabane de briques roses, au sein de laquelle opéraient les toubibs surmenés par une clientèle grandissante, d'alarmante façon. (Simonin, 1977 : 213)

Signalons enfin l'utilisation de *chtouille*<sup>3</sup>, terme argotique, par Louis-Ferdinand Céline « [...] le timide, le petit futé, il va l'attraper sa chtouille tout exprès, chaque six mois, cour d'Amsterdam, pour mieux expier par la verge... il pisse ses lames de rasoir dans les connasses des petites annonces... » (Céline, 1936 : 528).

Un accès, une crise de paludisme sont désignés de manière dysphémique en argot par *coup de godiche* :

Vers le soir, une pirogue très étroite vient à nous. C'est W., le propriétaire du prochain poste à bois, qui voudrait savoir si nous ne lui apportons pas de courrier. Il gagne Coquillatville pour se faire soigner, ayant reçu, dit-il, « cinq ou six coups de godiche bien tapés ». C'est ainsi qu'on appelle ici les accès de fièvre. Arrêt à Boubangui pour la nuit. Le peuple qui s'empresse n'est ni beau, ni sympathique, ni étrange. (Gide, 1927 : 709)

En *FCC (français contemporain des cités)*, *dass*<sup>4</sup> (prononcé [das] ; parfois orthographié *dasse*) désigne le sida, grave maladie des temps modernes. *Dass* est relevé par les enquêtes de terrain effectuées<sup>5</sup> dans les quartiers de banlieue dès la fin des années 1980. Dans le film *Raï* de Thomas Gilou (1995), Aziz

<sup>3</sup> Colin et Mével, *op. cit.*, p. 144. Terme utilisé tant pour la blennorragie que pour la syphilis.

<sup>4</sup> [sida] > [dasi] > [das].

<sup>5</sup> Laboratoire CARGO (Centre de Recherches Argotologiques) de l'Université Paris Descartes (Paris 5).

(personnage joué par Faisal Attia) dit : « tu veux d’venir séropo avec le dass qui court, c’est ça ? ». Un des textes du rappeur Sléo, en 1995, a pour sujet le sida : « sans pote, capote, ta pote t’a refile le dass ! »<sup>6</sup>. Autres temps, autres termes et autres utilisations de substantifs et expressions en usage déjà auparavant : *plombé* (cf. plus haut) désigne désormais celui qui est atteint par le sida : « les toxicos plombés, comme on dit ici des sidéens » (Décugis et Zemouri, 1995 : 13).

Le champ sémantique de la mort – « maladie » suprême, définitive – comporte de nombreuses dénominations, ce qui est attesté par le relevé effectué et récapitulé dans le tableau ci-après. Dans les colonnes 1 et 2 un x indique l’existence du substantif, du verbe et/ou de l’expression dans les dictionnaires de Jean-Paul Colin et Jean-Pierre Mével (édition de 1990) d’une part, de Jacques Cellard et Alain Rey (édition de 1980) d’autre part (cf. bibliographie). Il en est de même dans la colonne 3 à propos du *TLFi* : lorsqu’une datation est fournie par le *TLFi*, celle-ci est indiquée dans le tableau ; si cette datation est accompagnée du nom d’un auteur, celui-ci est mentionné aussi. Le soulignement de la datation et de l’auteur signifie qu’un exemple est fourni par le *TLFi*.

	1 Colin et Mével	2 Cellard et Rey	3 <i>TLFi</i>
<u>MORT substantifs</u>			
<i>blème</i>		x	
<i>calanche</i>	x		
<i>camarde</i>	x		
<i>carline</i>	x		x 1842 (Sue)
<i>crève</i>	x		
<i>faucheuse</i>	x		x 1856 (Hugo) ; Michelet (1823)
<i>sèche</i>	x		1880
<u>MORT expressions</u>			
<i>Cinquième Compagnie</i>	x		
<u>MOURIR verbes</u>			
<i>calancher</i>	x	x	x 1846
<i>canner</i>	x	x	x 1953 (Simonin) ; 1954 (Le Breton)
<i>cascader</i>	x		
<i>casser (la casser)</i>	x	x	
<i>claboter</i>	x	x	x 1899 ; 1921 (Lenormand)

<sup>6</sup> Chanson « Monnaie de singe » de l’album *Ensemble pour une nouvelle aventure*.

	1 Colin et Mevel	2 Cellard et Rey	3 <i>TLFi</i>
<i>clamser</i>	x	x	x 1867
<i>claquer</i>		x	x 1859 ; 1900 (Mirbeau)
<i>crever</i>	x		<u>1835 (Vigny)</u>
<i>cronir</i>		x	
<i>crounir</i>	x		
<i>dégeler</i>	x		x Littré sans date
<i>dégommer</i>	x		
<i>déchirer (la déchirer)</i>	x		
<i>dessouder (se la dessouder)</i>	x	x	x <u>1953 (Le Breton)</u>
<i>dévisser</i>	x		x <u>1945 (Arnoux)</u>
<i>dévisser (la dévisser)</i>		x	
<i>effacer (s')</i>	x		
<i>glisser</i>		x	x
<i>répandre (se)</i>	x		
<i>vider (se)</i>	x		
<b>MOURIR <u>expressions</u></b>			
<i>aller sous les fleurs</i>		x	
<i>avalier sa chiffe</i>	x		
<i>avalier sa cuiller</i>	x		x <u>1880 (Brissac)</u>
<i>avalier sa fourchette</i>			
<i>avalier sa gaffe</i>			x 1859 (La Landelle, argot marine)
<i>avalier sa langue</i>			x
<i>avalier son bulletin de naissance</i>	x		x <u>1954 (Le Breton)</u>
<i>avalier son extrait de naissance</i>	x		x
<i>bouffer les pissenlits par la racine</i>	x		x <u>1944 (Quéffelec)</u>
<i>casser sa canne</i>	x		
<i>casser sa pipe</i>	x		x <u>1937 (Duhamel)</u>
<i>casser sa queue de billard</i>	x		x 1905 (Bruant)
<i>crever la gueule ouverte</i>	x		
<i>déchirer son tablier</i>	x		
<i>déposer le bilan</i>	x		
<i>déposer sa chique</i>	x		x 1833 ; <u>1887 (Zola)</u>
<i>déposer son géranium</i>	x		
<i>dévisser son billard</i>	x		x <u>1869 (Flaubert)</u>
<i>épouser la Camarde</i>	x		x 1881

	1 Colin et Mevel	2 Cellard et Rey	3 TLFi
<i>éteindre son gaz</i>	x		
<i>être tortillé</i>	x		x 1877 (Zola)
<i>être troussé</i>	x		
<i>faire couic</i>	x		x 1885 (Vallès)
<i>faire sa malle</i>	x		x 1935 (Bazin) + se faire la malle
<i>fermer son parapluie</i>	x		
<i>fermer son pébroque</i>		x	
<i>glisser la pente (la glisser)</i>			x 1957 (Simonin)
<i>filer de l'huile</i>	x		
<i>lâcher la bouée</i>	x		
<i>lâcher la rampe</i>	x		x 1862
<i>larguer les amarres</i>	x		x
<i>manger les pissenlits par la racine</i>	x		x 1949 (Sartre)
<i>mettre les volets à la boutique</i>	x		x 1901 Bruant
<i>oublier le goût du pain</i>	x		x 1883 (Larchey)
<i>passer l'arme à gauche</i>	x		x 1913 (Romains)
<i>perdre le goût du pain</i>	x		
<i>piquer sa plaque</i>	x		
<i>plier son parapluie</i>	x		
<i>plier son pébroque</i>	x		
<i>poser sa chique</i>	x		x 1833
<i>remercier son boucher</i>	x		
<i>remercier son boulanger</i>	x		
<i>rendre sa cuiller</i>	x		x 1880 (Brissac)
<i>rendre ses clés</i>	x		
<i>s'en aller</i>	x		x 1944 (Green)
<i>se faire faire un costume en bois</i>	x		
<i>se laisser glisser</i>	x		x 1907 (H. France)
<i>sortir les pieds devant</i>	x		x 1862 (Larchey) ; 1901 (A. France)
<i>souffler sa bougie</i>	x		
<i>souffler sa camoufle</i>	x		x 1901 (Bruant)
<i>tortiller (tortiller de l'œil)</i>	x		x 1835 (Balzac)
<i>tourner de l'œil</i>	x		x
<i>verser sa cuiller au magasin</i>	x		x
<i>y passer</i>	x		
<i>y rester</i>	x		

Hector France rappelle que le substantif *sèche* renvoie à la mort. Il précise « qu'il faut s'occuper soi-même de ses propres affaires et ne pas en charger autrui, car compter sur les camarades c'est s'exposer à sécher, c'est-à-dire à crever de faim » (France, 1907 : 413). Le *séchoir* est le cimetière ; ce terme date de 1880 d'après le *TLFi*. À l'entrée *séchoir* du *Lexique des termes employés en 1914–1918* du Collectif de Recherche International et de Débat sur la Guerre de 1914–1918 (CRID)<sup>7</sup> est indiqué : « Dans l'argot des combattants, désignation des barbelés. L'expression vient de ce que les soldats tués lors d'une offensive pouvaient “sécher” sur les barbelés dans lesquels ils étaient pris ». *Dévisser son billard*, que l'on trouve chez Gustave Flaubert en 1869 et *lâcher la rampe* répertoriés dès 1875 par le *Grand Dictionnaire du XIX<sup>e</sup> siècle* de Pierre Larousse sont deux euphémismes pour désigner la mort, la première de ces expressions métaphoriques étant employée, à en croire Lazare Sainéan, par les habitués des cafés, la deuxième par les miséreux, une distinction d'ordre social s'établissant ainsi :

Soit la notion *mourir*. Les soldats la rendront par *avalier sa cartouche*, et les marins, par *avalier sa gaffe*. Les uns et les autres étant de grands fumeurs, l'exprimeront aussi par *poser sa chique* (à *bâbord*) et *casser sa pipe*, locution passée dans le vulgaire parisien. D'autre part, pour les habitués des cafés, mourir, c'est *dévisser son billard*, alors que le miséreux dira *lâcher la rampe* (de l'escalier), lui qui demeure, qui perche habituellement dans les derniers étages des maisons parisiennes. (Sainéan, 1920 : 367)

*La Faucheuse*, parfois désignée par *la grande Faucheuse*, est une dénomination dysphémique pour la mort, qui daterait du XVIII<sup>e</sup> siècle, plus précisément de 1745 (Esnault 1965 ; repris par Colin et Mevel, *op. cit.*, p. 255), et qui a été reprise par Edmond Michelet : « Elle passe et repasse le fer sur les épis, l'impitoyable *faucheuse*... en Irlande, la mortalité des enfants est aussi effrayante que leur multiplication » (Michelet, 1823 : 94) (*Frantext*, consulté en 01.2016). Comme le montrent les exemples ci-après, des auteurs tels que Victor Hugo en 1856 et Pierre Loti en 1897 témoignent par leurs écrits de l'utilisation au XIX<sup>e</sup> siècle de *Faucheuse*, un lexème toujours employé en littérature au XX<sup>e</sup> siècle, entre autres par Jean-Louis Degaudenzi en 1987 : « Les blacks et les bougnoules conciliaubulent dans leur coin. Essaient aussi d'exorciser la faucheuse dans leur langue qu'on comprend pas » (Degaudenzi, 1987) (*Frantext*, consulté en 01.2016).

Je vis cette faucheuse. Elle était dans son champ.  
Elle allait à grands pas moissonnant et fauchant,  
Noir squelette laissant passer le crépuscule. [...]  
Et les triomphateurs sous les arcs triomphaux,  
Tombaient, elle changeait en désert Babylone...  
(Hugo, 1856 : 414) (*TLFi*, consulté en 01.2016)

<sup>7</sup> Cf. site du CRID 14–18 à l'adresse <http://crid1418.org>.

Vide à présent, tout ce pays-là, où Gracieuse n'est plus, vide et triste à parcourir comme une demeure aimée quand la *grande Faucheuse* y a passé ! (Loti, 1897 : 171<sup>8</sup>). (*Frantext*, consulté en 01.2016)

Humble et patient, il laisse blasphémer les hommes fiers, tant qu'ils sont dans la force de l'âge, mais il les attend au tournant, lorsque la grande Faucheuse se montre, avec son ricanement qui vous fige le sang, ses orbites creuses, en faisant cliqueter son squelette au pied du lit (Chevalier, 1934 : 211<sup>9</sup>). (*Frantext*, consulté en 01.2016)

*Camard* est un adjectif signifiant 'qui a le nez aplati'<sup>10</sup>. Dans l'exemple suivant, par extension de sens, *camard* veut dire 'sans nez', ceci d'après le *TLFi* : « Le farouche maréchal de Montluc qui, rendu *camard* par des blessures effrayantes, était réduit à cacher, sous un morceau de suaire, l'horreur de sa gloire » (Chateaubriand, 1848 : 158). Toujours d'après le *TLFi*, *épouser la Camarde* est utilisé dans le sens de 'mourir'<sup>11</sup>. Jean-Paul Colin et Jean-Pierre Mével confirment l'utilisation récente de *Camarde* (ou *Camargue*)<sup>12</sup> en citant un extrait d'une chanson de Georges Brassens : « La Camarde qui ne m'a jamais pardonné / D'avoir planté des fleurs dans les trous de son nez / Me poursuit d'un zèle imbécile »<sup>13</sup>. Pour eux aussi *épouser la camarde* ou *faire ménage avec la camarde* veut dire mourir : « C'est fini de rigoler, faut se décider à aller faire ménage avec la Camarde. Fichue compagne ! » (Guérault, 1884 : 492). Tous les emplois de *camarde* sont de nature dysphémique, puisque la mort est « sans nez », d'où le sens même de *camard* (ou *camus*).

La *camoufle* désigne en argot une chandelle, une bougie : « La camoufle, restée allumée, éclairait sa défroque, son chapeau noir » (Zola, 1877 : 779). Un emploi euphémique de ce terme en est fait dans *souffler sa camoufle*, mourir (Bruant, 1901) (*TLFi*, consulté en 02.2016).

Pour Jean-Paul Colin et Jean-Pierre Mével, *fermer* (ou *plier*) *son parapluie*, *son pébroque* signifie 'mourir'. Il s'agit là d'une autre de façon euphémique de parler de la mort. Cette expression argotique se trouve déjà chez Aristide Bruant en 1901 (Colin et Mevel, *op. cit.*, p. 455) ; elle est encore utilisée par des auteurs à la fin du XX<sup>e</sup> siècle :

On m'a passé devant et dessus. Pas de soupe et surtout pas de plumard pour ma pomme ce soir. Me suis fait baiser. Ferais avec. Serge a fermé son pébroque. Un soir, l'avait pas trouvé de place nulle part non plus, le tubard. C'est un mec rencontré à Châtelet qui m'a colloqué ça...

<sup>8</sup> Deuxième partie, 2.

<sup>9</sup> XI, Premières conséquences.

<sup>10</sup> Les emplois substantivaux *camard* et *camarde* sont aussi possibles (cf. plus loin).

<sup>11</sup> Rigaud (1888 : 71). L'accordeur de la camarde est « le bourreau lorsqu'il procède à la toilette du condamné à mort » (Rigaud, 1878 : 4).

<sup>12</sup> Colin et Mével, *op. cit.*, p. 104.

<sup>13</sup> Georges Brassens, *Supplique pour être enterré à la plage de Sète* (Album paru en 1966). Voir à ce sujet la séquence vidéo au lien suivant <https://www.youtube.com/watch?v=iS46IzvCemI>.

Paraît qu'on a dégotté mon vieux pote raide cierge sur un banc, y aurait en gros une semaine, dans le square Saint-Jacques... C'est pas plus mal. L'avait pas envie tant que ça de retapisser un autre printemps, le tousseur fou. L'aura pas de sitôt mal aux éponges... » (Degaudenzi, 1987 : 205). (*Frantext*, 01.2016)

Grâce aux différentes attestations dictionnaires de termes et expressions présentées et aux exemples littéraires qui offrent un aperçu des occurrences de ces mêmes lexèmes et locutions, on se rend compte que non seulement les maladies graves, mais aussi la mort (et mourir) donnent lieu à de nombreux euphémismes et dysphémismes. Il s'agit de toute évidence de procédés qui permettent de contourner les tabous associés aux maladies graves, à la mort et de ne pas en parler de façon directe, mais plutôt de manière détournée.

## Bibliographie

- Arnoux Alexandre, *Double chance*, Paris, Albin Michel, 1958  
 Bruant Aristide, *L'argot au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Flammarion, 1901  
 Céline Louis-Ferdinand, *Mort à crédit*, Paris, Éditions Denoël, 1936  
 Cellard Jacques, Rey Alain, *Dictionnaire du français non conventionnel*, Paris, Hachette, 1980  
 Chateaubriand François-René de, *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. 1, Journal *La Presse*, 1848  
 Chevallier Gabriel, *Clochemerle*, Paris, Flammarion, 1934  
 Colin Jean-Paul, Mével Jean-Pierre, *Dictionnaire de l'argot*, Paris, Larousse, 1990  
 Courier Paul Louis, *Lettres de France et d'Italie*, Paris, Larousse, 1828  
 Déchelette, François, *L'argot des poilus; dictionnaire humoristique et philologique du langage des soldats de la grande guerre de 1914 ; argots spéciaux des aviateurs, aérostiers, automobilistes, etc.*, Préf. de G. Lenôtre, Paris, Jouve, 1918  
 Décugis Jean-Michel, Zemouri Aziz, *Paroles de banlieue*, Paris, Plon, 1995  
 Degaudenzi Jean-Louis, *Zone*, Paris, Fixot, 1987  
 Esnault Gaston, *Dictionnaire des argots*, Paris, Larousse, 1965  
 Fallet René, *Banlieue Sud-Est*, Paris, Éditions Domat, 1947  
 France Hector, *Dictionnaire de la langue verte*, Paris, Librairie du Progrès, 1907  
 Gide André, *Voyage au Congo*, Paris, Gallimard, 1927  
 Goudaillier Jean-Pierre, « De l'art de susciter la panique par l'appellation des maladies en langue populaire et argotique », *Colloque « Les mots de la santé (3) » - Mots de la santé et psychoses, Université Lyon 2, 11–12 décembre 2008, Travaux du CRIT, Les mots de la santé (3) - Mots de la santé et psychoses*, Paris, L'Harmattan, 2011, p. 31–38  
 Guérault Constant, *L'Affaire de la rue du Temple*, Paris, Jules Rouff & Cie, 1884  
 Hugo Victor, *Contemplations*, t. 2, Paris, A. Houssiaux, 1856  
 Kacprzak Alicja, Goudaillier Jean-Pierre, « Dénominations des maladies en langue populaire et argotique (de la 'synonymite' des noms de maladies) », *E-Scripta Romanica*, vol. 1, 2014, p. 7–14  
 Loti Pierre, *Ramuntcho*, 55<sup>e</sup> éd., Paris, Calmann-Lévy, 1897  
 Malraux André, *L'Espoir*, Paris, Gallimard, 1937  
 Michelet Jules, *Sur les chemins de l'Europe*, Paris, Flammarion, 1823  
 Rabelais François, *Pantagruel*, Lyon, F. Juste, 1542  
 Rigaud Lucien, *Dictionnaire d'argot moderne*, Paris, Paul Ollendorff, 1888

- Rigaud Lucien, *Dictionnaire du jargon parisien*, Paris, Paul Ollendorff, 1878  
Sainéan Lazare, *Le langage parisien au XIX<sup>e</sup> siècle : facteurs sociaux, contingents linguistiques, faits sémantiques, influences littéraires*, Paris, E. de Boccard, 1920  
Simonin Albert, *Confessions d'un enfant de la Chapelle*, Paris, Gallimard, 1977  
Zola Émile, *L'Assommoir*, Paris, Georges Charpentier, 1877

**Jean-Pierre Goudaillier** est Professeur en Sciences du Langage à l'Université Paris V – Paris Descartes (linguistique générale et phonétique). Ses travaux de recherche actuels portent sur le Français Contemporain des Cités (FCC), les langues et les migrations, l'argot des poilus (Guerre 1914–1918). Ses domaines d'intérêt scientifique sont l'argotologie, la lexicologie et la sociolinguistique urbaine. Publications majeures : *Registres de langue et argot(s) – Lieux d'émergence, vecteurs de diffusion* (S. Bastian, J.-P. Goudaillier [éds.]), München, Martin Meidenbauer, Coll. "Sprache-Kultur-Gesellschaft", vol. 9, 2011, 510 p. ; *Standard et périphéries de la langue* (A. Kacprzak, J.-P. Goudaillier [éds.]), Oficyna Wydawnicza LEKSEM, Łódź/Łask, 2009, 342 p. ; Volume n° 70/2009 (« *Langages* », J.-P. Goudaillier [éd.]) de la Revue *Adolescence*, L'Esprit du temps, 224 p. ; *Argots et argotologie*, *La Linguistique*, Paris, P.U.F., vol. 38/1, 2002, 125 p. (responsable du volume) ; *Comment tu tchatches ! Dictionnaire du français contemporain des cités*, Paris, Maisonneuve & Larose (3<sup>e</sup> édition : mai 2001, 305 p. ; 2<sup>e</sup> édition : 1998, 264 p. ; 1<sup>ère</sup> édition : 1997, 192 p.) ; *Phonologie fonctionnelle expérimentale (P.F.E.) – Principes théoriques, illustrations et application aux occlusives d'enfants francophones français et québécois*, Hamburg, Buske Verlag, 1990, XV + 514 p. (Études de Phonologie, Phonétique et Linguistique Descriptive du français (PPL), 6).